

# L'ÉVOLUTION DES VILLES MÉDITERRANÉENNES EN OCCIDENT, DEPUIS LA FIN DU MONDE ROMAIN JUSQU'À L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE

STEFANO GASPARRI  
Université Ca'Foscari de Venise

## Résumé

Le texte traite de l'évolution des villes de la région occidentale de la Méditerranée entre l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Âge, une évolution qui se déroule dans le contexte de la grande crise économique du monde romain. La crise produit une sélection des centres urbains qui, cependant, n'a pas effacé l'empreinte urbaine générale de la Méditerranée. Dans le texte sont présentés les grands phénomènes qui ont conduit à la transformation des villes pendant cette période : la fin de l'évergétisme aristocratique et la diffusion du christianisme, qui entraîna la formation d'une nouvelle topographie urbaine et la naissance d'un nouveau type d'identité autour du culte du saint de la ville ; enfin l'écroulement de l'État romain et la guerre (les conquêtes barbares, les campagnes de Justinien, etc.). Ensuite, le texte décrit les processus de dégradation et de simplification de la ville. Mais en Occident, la récession urbaine fut limitée par plusieurs facteurs : le rôle de l'église, la nature urbaine des élites post-romaines, l'action des rois dans les capitales et la présence d'une classe de marchands, en particulier dans les *emporìa*, dont deux ont été identifiés sur les côtes de la mer Adriatique : Comacchio et Venise.

Pour limiter le sujet, qui est très vaste, dans les pages suivantes je vais me concentrer seulement sur les villes de la région occidentale de la Méditerranée, même si je fais parfois référence à un horizon plus large. Du point de vue chronologique, je vais prendre en considération de façon unitaire toute la période qui va de l'Antiquité tardive jusqu'à l'époque carolingienne<sup>1</sup>.

Après les grandes discussions qui ont marqué les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, le débat historiographique sur les villes du Haut Moyen-Âge a abouti à des résultats très partagés. Ce débat est né en Italie, où l'importance des villes est un fait reconnu par tous les spécialistes et où l'archéologie urbaine a connu un développement considérable à partir des années soixante-dix<sup>2</sup>. Il n'a pas été facile d'atteindre un point d'équilibre, puisque les participants à cette discussion étaient d'horizons très variés : des historiens et des archéologues, des spécialistes de l'Antiquité et du Moyen-Âge, des chercheurs de différents pays, notamment bri-

tanniques et italiens, chaque groupe ayant sa propre approche méthodologique. Comme Chris Wickham l'a souligné, même les termes utilisés – « town » ou « city » pour les britanniques, invariablement « città » pour les italiens – cachaient des approches différentes de la question<sup>3</sup>. La contamination entre les différentes disciplines qui a eu lieu ces dernières années – qui doit beaucoup au programme de recherche dénommé « Transformation of the Roman World »<sup>4</sup> – a toutefois permis de reposer la question des nouvelles bases.

Comme Simon Loseby l'a écrit, il est désormais acquis que le sujet de l'urbanisme tardo-antique et haut-médiéval doit être envisagé dans une perspective interdisciplinaire qui tient compte à la fois des témoignages matériels et de la documentation écrite. Toutefois, chacune des deux séries de sources doit être considérée dans les termes spécifiques de sa propre discipline, c'est-à-dire sans utiliser les données offertes par l'archéologie comme simple confirmation d'une grille construite sur les sources écrites ou faire exactement le contraire<sup>5</sup>.

1. Introductions générales : P. Majocchi, *Le città europee nell'alto medioevo tra storia e archeologia (secoli V - X)*, et C. Eguiluz Méndez - S. Gasparri (éd.), *Le trasformazioni dello spazio urbano nell'alto medioevo (secoli V - VIII). Città mediterranee a confronto*, toutes les deux in « Reti Medievali Rivista », 11/2 (2010), <http://www.retimedievali.it>. Pour l'Italie, voir le résumé de S. Gelichi, *The cities*, in C. La Rocca (éd.), *Italy in the Early Middle Ages, Short Oxford History of Italy*, Oxford, 2002, pp. 168 - 188.

2. Le débat a été synthétisé par B. Ward-Perkins, *Continuists, catastrophists, and the towns of post-Roman northern Italy*, in « Papers of the British School at Roma », 65 (1997), pp. 157 - 176 ; avant lui, R. Bordone, *La città italiana tra tardo-antico e alto medioevo: catastrofe o continuità? Un dibattito*, in « Società e storia », 12 (1989), pp. 711 - 713.

3. C. Wickham, *Framing the early middle ages. Europe and the Mediterranean, 400 - 800*, Oxford 2005, pp. 591 - 593 (chapitre sur les villes : pp. 591 - 692).

4. Le programme, qui a produit quatorze volumes, a été présenté par I. Wood, *The European Science Foundation's Programme on the Transformation of the Roman World and the Emergence of Early Medieval Europe*, in « Early Medieval Europe », 6/2 (1997), pp. 217 - 227.

5. S. Loseby, *Reflections on urban space: streets through time*, in « Reti Medievali Rivista », 12/1 (2011), <http://www.retimedievali.it>, p. 5.

Aujourd'hui, on ne discute plus de la survivance ou non des villes au Haut Moyen-Âge dans la région méditerranéenne, mais on s'interroge plutôt sur les caractéristiques de l'urbanisme haut-médiéval. On admet, en effet, qu'il n'existe pas une seule typologie idéale de ville, celle de l'âge classique, mais que la ville s'est incarnée sous des formes différentes. Naturellement, si l'on veut parler de villes, il faut que le centre considéré acquière et maintienne une consistance démographique, un tissu urbain suffisamment compact, qu'il y existe une activité de type commercial ou artisanal, différente de la production agricole, ou enfin que le centre en question ait un rôle institutionnel, laïc ou ecclésiastique. Il faut donc identifier un certain nombre de caractéristiques – qui ne sont pas toujours présentes en même temps, bien évidemment – permettant de définir un centre comme urbain. Une fois cette opération accomplie, les changements profonds qui eurent lieu dans les villes durant le passage de l'époque antique au Moyen-Âge doivent être lus en tenant compte de leur contexte historique. C'est précisément la raison pour laquelle on évite aujourd'hui d'employer des concepts à la fois trop généraux et trop marqués idéologiquement, comme « décadence » ou « continuité » ; de façon prudente, on parle quand même de « transition »<sup>6</sup>.

L'évolution des villes durant cette période se déroule avec, comme toile de fond, la grande crise économique du monde romain, d'intensité et de rythme différents selon les régions, entre le Ve et le VIIe siècle<sup>7</sup>. Ce dernier doit être considéré comme le point le plus critique de l'économie méditerranéenne, la dernière phase de la crise (et non pas son point de départ, comme l'avait considéré autrefois Henri Pirenne)<sup>8</sup>. Pendant ces siècles, on assiste effectivement à une forte baisse de la population dans l'Occident post-romain, que l'on peut observer soit dans la réduction des habitats ruraux, soit dans la disparition de certaines villes. Ce dernier phénomène – auquel on donnait autrefois une valeur générale, d'après la célèbre phrase de saint Ambroise relative aux *semidirutarum urbium cadavera* – est particulièrement visible dans certaines régions, comme l'Italie méridionale, où toutefois il ne touche que des *municipia* très petits, particulièrement nom-

breux dans ces territoires. Il est également présent dans d'autres zones d'Italie, à savoir le nord-est. De la même manière, on peut parler d'un effondrement du système urbain tout au long de la côte espagnole du sud-est, entre València et Málaga, effondrement qui est semblable à celui qui toucha l'autre côté de la Méditerranée, en Grèce continentale<sup>9</sup>.

On est devant une sélection des centres urbains qui, cependant, n'efface nullement l'empreinte urbaine générale de la Méditerranée. Au-delà de l'Orient byzantin et islamique, les villes caractérisent toujours de façon significative des pays comme l'Italie, la Gaule méridionale et l'Espagne, tandis que l'héritage urbain romain paraît plus faible au nord de la Loire, désormais loin de la Méditerranée. Ces villes méditerranéennes – en contraste avec ce qui se produit dans l'Europe du Nord – sont, en grande partie, des villes anciennes : la très grande majorité d'entre elles existaient déjà à l'époque impériale. La partie la plus importante des nouveautés concerne le monde islamique, de l'Orient à l'Afrique du nord (Le Caire, Kairouan, Tunis, Koufa, Baghdad) où, parfois, les nouveautés se mettent en place au détriment de villes anciennes. Ce fut le cas pour Carthage, abandonnée au VIIe siècle et remplacée par Tunis<sup>10</sup>. En Occident, les villes nouvelles sont peu nombreuses et toutes (avec une exception dont on parlera tout à l'heure) fondées par des souverains barbares, imitant ainsi de manière évidente les empereurs romains qui, jusqu'à l'âge de Justinien, s'étaient présentés comme des fondateurs de villes. On peut citer Unericopolis en Afrique vandale, Theodericopolis fondée par le roi des Ostrogoths Théoderic en Rhétie, Récopolis et Victoriacum fondée par Léovigild et Ologicus (aujourd'hui Olite) fondée par Suinthila en Espagne wisigothique. Aucune n'a eu de succès ; la seule dont on a un témoignage archéologique suffisant est Recopolis, fondée en 578, dont le plan urbain est entouré de murs et montre une planification urbanistique centrée sur la place où se trouvaient les palais royaux et une église<sup>11</sup>.

Les grands phénomènes qui déterminèrent la transformation de l'aspect matériel des villes de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen-Âge sont bien connus et

6. C. La Rocca, *Lo spazio urbano tra VI e VIII secolo*, in *Uomo e spazio nell'alto medioevo*, Settimane di studio del Centro italiano di studio sull'alto medioevo, 50, I, Spoleto, 2003, pp. 397 - 399, et Loseby, *Reflections*, pp. 6 - 7 (avec bibliographie).

7. Cette question est au centre du livre de Wickham, *Framing the Early Middle Ages*.

8. Cf. aussi la note précédente. Un cadre général est aussi dans le livre de M. McCormick, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A. D. 300 - 900*, Cambridge, 2001. À propos de la thèse de Pirenne : R. Hodges - D. Whitehouse, *Mohammed, Charlemagne and the Origins of Europe. Archaeology and the Pirenne Thesis*, Londres, 1983, et P. Delogu, *Reading Pirenne again*, in R. Hodges - W. Bowden (éd.), *The sixth century*, Leiden - Boston - Cologne, 1998, pp. 15 - 40.

9. Voir encore Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, pp. 644 - 665.

10. Ibid., pp. 609 - 637.

11. G. Ripoll, *Sedes regiae en la Hispania de la antigüedad tardia*, in G. Ripoll - J. M. Gurt (éd.), *Sedes regiae (ann. 400 - 800)*, Barcelone, 2000, pp. 371 - 401 ; L. Olmo Enciso, *The royal foundation of Récopolis and the urban renewal in Iberia during the second half of the sixth century*, in J. Henning (éd.), *Post-Roman Towns, Trade and Settlement in Europe and Byzantium*, I, *The Heirs of the Roman West*, Berlin - New York, 2007, pp. 181 - 198 ; P. C. Diaz - M. R. Valverde, *The theoretical strength and practical weakness of the Visigothic monarchy of Toledo*, in F. Teuws - J. L. Nelson, *Rituals of Power. From Late Antiquity to the Early Middle Ages*, Leiden - Boston - Cologne, 2000, pp. 72 - 73.

nous nous contenterons donc de les rappeler brièvement. Tout d'abord, la fin de l'évergétisme aristocratique pesa sur les villes, c'est-à-dire l'investissement de la part des élites urbaines, les *curiales*, dans la construction des temples, cirques, théâtres, thermes, dans l'élévation d'arcs et de statues, dans la décoration de la zone du forum<sup>12</sup>. Cet investissement était conçu comme un élément fort pour montrer non seulement son statut personnel mais aussi son patriotisme civique. Tout cela avait été la base de l'identité des villes partout dans l'Empire – on ne pouvait pas être une *civitas* sans cet ensemble d'édifices urbains – et c'était aussi la preuve tangible de l'autogouvernement des villes. Pendant l'Antiquité tardive, la fin de cet autogouvernement et son remplacement par la forte autorité du centre impérial, auxquels il faut ajouter le poids croissant des taxes qui accablaient les curiaux, poussèrent beaucoup d'entre eux à abandonner les villes et mit fin à l'évergétisme. Ce dernier fut remplacé dans certains cas par l'intervention directe de l'État central, quand la ville jouait un rôle politico-institutionnel à l'intérieur de l'empire ou quand elle était proche de l'empereur. Le premier cas est celui de Milan et, plus tard, de Ravenne, entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle ; le deuxième celui d'Arles, qui fut récompensée d'avoir soutenu Constantin au début de sa conquête du pouvoir<sup>13</sup>. Mais, dans la majorité des cas, tout cela n'eut pas lieu et, par conséquent, la fin de l'évergétisme signifia un changement soudain des conditions urbanistiques des villes. Ce changement se caractérisa par la fin des constructions de nouveaux monuments et par la difficulté croissante d'assurer la manutention des monuments existants.

Le deuxième phénomène est la diffusion du christianisme. Elle marqua le début d'une transformation du paysage urbain, grâce à la construction d'églises (particulièrement d'églises épiscopales), dont beaucoup furent construites en dehors des anciennes zones monumentales, saturées de bâtiments et empreintes de paganisme. C'est ainsi que virent le jour les églises suburbaines proches des murs – le cas le plus célèbre est celui de la première, San Giovanni à Rome – ou en dehors des villes, *ad sanctos*, c'est-à-dire près des lieux où les premiers martyrs avaient été enterrés<sup>14</sup>. Il suffit

ici de rappeler, parmi les exemples qu'on pourrait citer, Saint Genès d'Arles, dont le culte se développa sur les deux rives du Rhône, en même temps sur le lieu du martyr et sur le lieu de sépulture du saint<sup>15</sup>. Mais les églises n'ont pas toujours déserté les centres urbains. Nombre d'entre elles se dressèrent aussi sur les centres monumentaux des villes, en manifestant ainsi une continuité majeure avec le passé romain, par exemple à Mérida et à Arles, où l'église épiscopale se trouve sur le forum ou à côté<sup>16</sup>.

La présence d'églises entraîna la formation de nouvelles agglomérations de l'habitat urbain autour d'elles. Cela contribua à une orientation des villes différente de celle du passé, du moins du point de vue topographique. Cela favorisa en même temps la préservation des caractéristiques urbaines de zones plus étendues que celles qui étaient toujours habitées de manière intermittente, comme c'était le cas encore une fois à Arles. Le nouvel espace fut également défini par des actions rituelles. À Mérida, cela eut lieu grâce aux processions pascales qui reliaient la basilique suburbaine de Sainte-Eulalie au centre de la ville, où se trouvait la cathédrale, et qui entraînaient toute la population précédée par le clergé et l'évêque<sup>17</sup>. À Rome, à l'occasion de la grande épidémie de peste de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, Grégoire le Grand fixa une série de processions qui engageaient toute la population de la ville, organisée par régions et encadrée par le clergé. Les processions dessinaient de façon rituelle la nouvelle topographie de la ville chrétienne en effaçant de manière définitive l'ancien héritage païen<sup>18</sup>. De plus, les sépultures faisaient désormais leur entrée dans la ville chrétienne. Longuement considérées comme une preuve de l'abandon des centres urbains, elles sont aujourd'hui considérées, au contraire, comme la preuve du changement culturel lié au christianisme<sup>19</sup>. Elles marquent aussi une autre conséquence de ce changement : la fin de la crainte que les Romains de l'âge païen éprouaient face à leurs défunts, considérés comme dangereux et, pour cette raison, relégués hors des murs urbains. Les Chrétiens vivaient en effet avec leurs morts.

La christianisation signifia, en général, une nou-

15. Loseby, *Arles in Late Antiquity*, pp. 58 - 67.

16. P. C. Diaz, *Mérida tardo antica: l'apoteosi di una città cristiana*, in Eguiluz Méndez - Gasparri, *Le trasformazioni dello spazio urbano*, in « Reti Medievali Rivista », 12/1 (2011), <http://www.retimedievali.it>.

17. *Loc. cit.*

18. Gregorius Turonensis, *Historia Francorum*, in MGH, *Scriptores rerum Merovingicarum*, ed. B. Krusch, Hannover, 1942, X, 1, et G. Arnaldi, *Le origini dello Stato della Chiesa*, Turin, 1987, p. 32.

19. La Rocca, *Lo spazio urbano*, pp. 419 - 420 ; G. Cantino-Wataghin, *The ideology of urban burials*, in Brogiolo - Ward Perkins (éd.), *The idea and ideals of the towns*, pp. 147 - 180 ; B. Effros, *Beyond cemetery walls: early medieval funerary topography and Christian salvation*, in « Early Medieval Europe », 6 (1997), pp. 1 - 23.

12. B. Ward-Perkins, *From Classical Antiquity to the Early Middle Ages. Urban Public Buildings in Northern and Central Italy, AD 300-850*, Oxford, 1983, pp. 3 - 48 ; J. H. W. G. Liebeschuetz, *The decline and Fall of the Roman city*, Oxford, 2001 ; Loseby, *Reflections*, pp. 8 - 9.

13. S. T. Loseby, *Arles in Late Antiquity: Gallula Roma Arelas and Urbs Genesii*, in N. Christie - S. T. Loseby, *Towns in Transition. Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, 1996, pp. 45 - 70.

14. N. Gauthier, *La topographie chrétienne, entre idéologie et pragmatisme*, in G. P. Brogiolo - B. Ward Perkins (éd.), *The idea and the ideal of the town between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden - Boston - Cologne, 1999, pp. 195 - 209.

velle utilisation de l'espace public qui conserva son rôle d'attraction de la population grâce aux fêtes ou aux commémorations funèbres des chrétiens. Psaumes, louanges et cloches rythmaient la vie urbaine. Ce n'est pas un hasard si, au début du Ve siècle, le roi des Vandales Genséric, au moment le plus critique du conflit avec les catholiques, interdit de sonner les cloches à Carthage parce qu'elles représentaient, selon lui, un moment de propagande catholique. C'était l'aube de ce que Jacques Le Goff appela « le temps de l'Église », une façon de rythmer le temps caractéristique des villes du Haut Moyen-Âge<sup>20</sup>.

La christianisation jeta aussi les bases d'un nouveau type d'identité urbaine. Le culte du saint de la ville, auquel était dédiée la cathédrale, devint le fondement d'un nouveau patriotisme civique. Ici, on peut rappeler un exemple plus tardif concernant l'Italie lombarde : au début du VIIIe siècle, une longue controverse opposa les villes de Sienne et d'Arezzo, en Toscane, à propos des limites de leurs diocèses respectifs<sup>21</sup>. Un grand nombre de témoins, qui vivaient dans les territoires des deux villes, défila devant les officiers du roi. Chacun d'entre eux revendiquait son appartenance à Arezzo, qui l'emporta ainsi sur Sienne, en déclarant, plus ou moins avec les mêmes mots, être « fidèle de San Donato », c'est-à-dire du saint éponyme de l'église épiscopale. Ce document, qui est assez exceptionnel parce qu'il représente un témoignage des habitants communs de ces territoires et non seulement des clercs cultivés, nous dit qu'au VIIIe siècle, être un citoyen d'Arezzo signifiait simplement être un fidèle de San Donato. Ce critère déterminait l'identité du *civis* d'Arezzo, différente de celle d'un habitant de Sienne ou de n'importe quelle autre ville. La conséquence logique de cela fut le renforcement du prestige de l'évêque qui, à des époques et au travers de modalités différentes, s'imposa progressivement comme le leader de la communauté urbaine. Un processus qui, à son commencement, était déjà bien esquissé dans les pages des Dialogues de Grégoire le Grand, qui nous présente un bon nombre d'évêques dans leur fonction de *defensor civitatis*<sup>22</sup>. Il s'agit d'un sujet bien connu. Je n'insisterai donc là-dessus que pour souligner comment l'autorité exercée par les évêques du Ve au VIIe siècle dans un milieu urbain était très différente de celle exercée aux siècles suivants, à partir de l'époque carolingienne<sup>23</sup>. Il s'agit, en somme, d'une continuité seulement apparente.

Un autre élément qui eut une influence déterminante sur l'aspect matériel des villes fut la guerre. En effet, durant l'Antiquité tardive, les besoins défensifs entraînèrent l'élévation de murs qui délimitaient clairement la zone urbaine<sup>24</sup>. Pendant tout le Moyen Âge, la présence d'une enceinte murale fut le signe distinctif de la *civitas* et la limite entre la ville et la campagne. Venise, l'une de ces nouvelles villes peu nombreuses du Moyen Âge – même si, au centre de l'habitat, existait déjà, depuis presque un siècle, le palais ducal et l'église de San Marco –, put obtenir le titre de *civitas* seulement lorsque, autour de l'an 900, le doge Pierre Tribuno éleva une enceinte murale qui entourait toutes les îles du groupe de Rialto. Ce fut à ce moment-là que naquit la *civitas Rivoalti*<sup>25</sup>. Seul l'espace chrétien, dont il a été question précédemment, put en quelque sorte dépasser la barrière des murailles et relier les églises et les monastères de la périphérie à l'église cathédrale du centre urbain.

La guerre eut des effets importants, notamment dans certaines régions du monde post-romain. En Orient, la région centrale byzantine – de l'Anatolie à la mer Égée, jusqu'aux Balkans – fut dévastée pendant un siècle et demi (610 - 760 environ) par les Perses, les Arabes et les Slaves. Les répercussions sur l'urbanisme furent tragiques. Les guerres eurent des conséquences désastreuses aussi pour l'Afrique, où la crise la plus forte se produisit au VIIe siècle, pour l'Espagne au Ve et pour l'Italie au VIe siècle, avec la guerre gréco-gothique et l'invasion lombarde<sup>26</sup>. Dans tous ces cas, comme aussi en Gaule, les destructions de la guerre endommagèrent le tissu urbain, mais elles ne le détruisirent pas. Rappeler l'impact des guerres sur les villes signifie reconnaître en partie les raisons exposées par Brian Ward Perkins dans son livre publié il y a quelques années. Dans cet ouvrage, l'auteur critiquait – en exagérant toutefois dans le sens contraire – l'historiographie surtout nord-américaine, dont Walter Goffart est le principal représentant, qui voyait dans l'installation des barbares un phénomène sans conséquence violente pour la société romaine et donc aussi pour les villes<sup>27</sup>.

En même temps, on doit toutefois souligner que les barbares n'avaient aucun intérêt à détruire la société romaine. Comme Chris Wickham l'a écrit à propos des Lombards, « they did their best » pour perpétuer l'ancien monde romain<sup>28</sup>. Et, s'ils n'ont pas réussi, tout comme les autres barbares, cela s'explique par une série

20. J. Le Goff, *Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand*, in « Annales ESC », 15/3 (1960), pp. 417 - 433.

21. S. Gasparri, *Italia longobarda. Il regno, i Franchi, il papato*, Rome-Bari, 2012, pp. 46 - 49 (avec la citation des sources).

22. Sur les Dialogues, cf. S. Boesch Gajano, *Gregorio Magno. Alle origini del Medioevo*, Rome, 2004, pp. 151 - 305.

23. Cf. par exemple, S. Gasparri, *Italien in der Karolingerzeit*, in W. Pohl - V. Wieser, *Der frühmittelalterliche Staat - Europäische Perspektiven*, Vienne, 2009, pp. 63 - 71 (avec bibliographie).

24. Ward-Perkins, *From Classical Antiquity*, pp. 195 - 197.

25. S. Gasparri, 713. *La leggenda di Paulicio e le origini di Venezia*, in U. Israel (éd.), *Venezia. I giorni della storia*, Centro Tedesco di Studi Veneziani, Rome, 2011, pp. 27 - 45.

26. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, cit. n. 9 - 10.

27. B. Ward-Perkins, *The Fall of Rome and the End of the Civilization*, Oxford, 2005.

28. C. Wickham, *Early medieval archaeology in Italy: the last twenty years*, in « Archeologia Medievale », 26 (1999), p. 19.

de raisons. Tout d'abord, la grande crise de l'économie méditerranéenne qui, déclenchée en Occident déjà au Ve siècle, atteint son apogée précisément entre la fin du VIe et le VIIe siècle. Comme contre-épreuve de ce raisonnement, on peut rappeler – avant que la crise ne se manifestât avec toute sa force – la législation du roi Théodoric qui visait à protéger les monuments de l'Antiquité romaine d'un dépouillement aveugle. Même en favorisant certaines interventions dans la restauration de bâtiments en ruine – puisque la *vetustas*, la décrépitude, devait être combattue –, il affirma avec force la nécessité de protéger l'*antiquitas*, qui était au contraire une source de civilisation<sup>29</sup>. Le souverain gothique nous propose ainsi une image bien différente de celle, traditionnelle, du roi barbare destructeur. Au contraire, Théodoric se révèle un défenseur et un continuateur de la romanité même sur le plan de la conservation matérielle des édifices anciens de la ville.

Les murs et la guerre renvoient, en arrière-plan, à l'écroulement de l'État romain, avec sa structure administrative sophistiquée, et à son remplacement par des monarchies barbares qui représentaient des structures politiques beaucoup plus élémentaires, un changement qui, dans l'Occident méditerranéen, eut lieu à des périodes différentes pendant le Ve et le VIe siècle. L'écroulement de l'empire signifia en Occident la fin de la taxation, c'est-à-dire de l'impôt foncier. Grâce à celui-ci, l'État romain avait soutenu, en plus de son armature bureaucratique et militaire, les villes elles-mêmes. Dans les quelques cas où cette armature survécut encore pour un siècle (en Gaule et en Espagne), l'impôt foncier fut prélevé par des officiers centraux pour le compte des souverains et l'armature ne traita plus avec les villes par le biais du prélèvement effectué par les *curiales*. À juste titre, Chris Wickham a associé l'effondrement du système fiscal au début de la détérioration des conditions matérielles des villes, qui date du Ve siècle<sup>30</sup>. En fait, la fin de l'impôt foncier condamna les villes, surtout les métropoles, à la réduction de leurs dimensions et à la reconversion de leur économie en fonction de l'exploitation du territoire de leurs alentours. À partir du VIe siècle, en Occident, aucune grande ville comparable aux anciennes capitales impériales ne survivait. Sur un plan plus général, la différence entre Antiquité et Moyen-Âge, également en ce qui concerne les villes, peut être vue comme une différence d'échelle, du plus grand au plus petit, du point de vue soit de l'espace occupé soit du nombre d'habitants<sup>31</sup>.

29. C. La Rocca, *Una prudente maschera « antiqua »*. *La politica edilizia di Teoderico*, in *Teoderico il Grande e i Goti d'Italia*, Atti del XIII Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo, II, Spoleto, 1993, pp. 451 - 515.

30. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, pp. 80 - 124.

31. Ward-Perkins, *The Fall of Rome*, pp. 138 - 168. En général, voir aussi M. McCormick, *Origins of the European economy*, Cambridge, 2001.

Comme conséquence des transformations que l'on vient de rappeler, durant la période post-romaine, les activités complexes d'entretien des villes typiques de l'époque romaine cessèrent, en particulier celles des routes et des égouts<sup>32</sup>. Cela accéléra le processus de dégradation urbaine. L'exemple le plus frappant est le non-enlèvement des sédiments (en particulier ceux qui étaient la conséquence de l'écroulement d'édifices) qui contribua – avec l'accumulation des déchets urbains – à la hausse des niveaux de sol. On retrouve un exemple de ce type dans l'ancien forum de Modène, où les écroulements, dus aux grandes inondations de la fin du VIe siècle (bien documentées aussi dans les sources écrites), sont restés sur place et le forum lui-même fut abandonné<sup>33</sup>. La diminution d'importance de la zone du forum fut un phénomène plutôt répandu, qui dans les cas extrêmes – quand il n'était pas occupé par l'église épiscopale – entraîna son abandon et sa transformation en carrière de matériaux. C'est une conséquence tant des vicissitudes de la christianisation que de la fin de la distinction antique entre espace public et espace privé. Ainsi, le forum, quand il ne fut pas abandonné, fut envahi par des habitations privées et des ateliers. Le même destin toucha de nombreux cirques et théâtres ou amphithéâtres, parmi lesquels les cas célèbres d'Arles et de Lucques<sup>34</sup>.

La dé-monumentalisation des villes s'accompagne d'une série d'autres phénomènes. De nouveaux types de maisons voient le jour : des maisons construites de façon plus simple ; des maisons qui réutilisent souvent les vieilles maisons en pierre de l'époque impériale, divisées à l'intérieur en unités plus petites ; ou encore des maisons construites avec des matériaux plus pauvres, parfois aussi de réemploi, qui, dans des cas extrêmes, allaient jusqu'au bois<sup>35</sup>. Ce dernier phénomène est celui des cabanes en bois présentes dans nombre de villes italiennes, un phénomène qu'il faut attribuer à la simplification économique générale des Ve et VIIe siècles et certainement pas à une influence culturelle supposée des envahisseurs barbares<sup>36</sup>. La fin de la distinction entre espace public et espace privé que l'on vient de mentionner aboutit aussi à l'avancement

32. La Rocca, *Lo spazio urbano*, pp. 407 - 409, qui est basé sur S. Gelichi, *L'eliminazione dei rifiuti nelle città romane del Nord Italia tra antichità e alto medioevo*, in *Sordes urbis. La eliminación de residuos en la ciudad romana*, Rome 2001, pp. 13 - 23 ; et G. P. Brogiolo - S. Gelichi, *La città nell'alto medioevo italiano. Archeologia e storia*, Rome - Bari, 1998, pp. 76 - 95.

33. S. Gelichi, *Modena e il suo territorio nell'alto medioevo*, in *Modena dalle origini all'anno Mille. Studi di storia e di archeologia*, I, Modène, 1989, pp. 551 - 576, et Brogiolo - Gelichi, *La città nell'alto medioevo italiano*, pp. 89 - 90.

34. Le cirque d'Arles fut utilisé jusqu'au VIe siècle : Loseby, *Arles in Late Antiquity*, pp. 52 - 54 ; Brogiolo - Gelichi, *La città nell'alto medioevo italiano*, p. 128.

35. *Ibid.*, pp. 103 - 154.

36. S. Gasparri, *Italia longobarda*, pp. 19 - 20.

du front des maisons par rapport aux rues et même, dans certains cas, à une véritable altération du tissu urbain orthogonal typique des villes romaines. Cela s'accompagna aussi d'une déchirure de la compacité de l'habitat, à tel point que l'on peut parler de villes 'poly-nucléaires'. Il s'agit d'un phénomène plus présent en Gaule – Lyon en est un exemple majeur – et en Afrique, moins en Espagne ou en Italie<sup>37</sup>.

La récession urbaine de l'Occident fut cependant limitée à certains facteurs. Tout d'abord, les élites post-romaines de la région méditerranéenne restèrent vivre en ville. Cela se vérifia en Italie, en Espagne, en Afrique et en Gaule du Sud. Pour trouver une situation différente, il faut se déplacer au nord de la Loire, dans la partie septentrionale du royaume franc<sup>38</sup>. Cela se produisit malgré la transformation de ces mêmes élites qui, à partir du Ve siècle, perdirent leur rôle formel dans le gouvernement des villes (celui des *curiales*) pour se transformer en une classe informelle de notables urbains qui entouraient dans un premier temps les officiers impériaux, puis les évêques et enfin les officiers royaux. À la présence des élites, on doit l'existence, en ville, d'habitations de prestige – du type des habitations à deux étages retrouvées dans le forum de Nerva à Rome et datées de l'époque carolingienne<sup>39</sup> – et un investissement, même s'il fut limité, dans la construction d'églises.

Au moins en Italie, les classes urbaines dirigeantes conservèrent leur propre rôle politique, même durant le VIe et le VIIe siècles, ce qui ressort assez clairement dans la documentation des siècles suivants. Au moment de la conquête du royaume lombard, en 774, quand Charlemagne concéda de nombreux territoires de l'Italie centrale au pape Hadrien Ier, celui-ci demanda que les mêmes communautés urbaines lui remettent les clés des villes. La donation de Charlemagne n'avait aucune valeur sans la soumission explicite de la part des communautés urbaines. Quelques décennies plus tard, au milieu du IXe siècle, certaines d'entre elles étaient déjà capables de contester l'autorité des évêques, ce qui est la preuve de la persistance, et aussi de la croissance, de la force politique des villes<sup>40</sup>.

Enfin, l'intervention des rois, qui avait lieu d'abord dans les villes capitales, les *sedes regiae*, représente un élément fondamental qui assura le succès relatif de certaines villes au Haut Moyen-Âge<sup>41</sup>. Cela se concrétisait en premier lieu par l'élévation d'églises, parfois étroitement liées au palais du roi, d'après le modèle de Byzance. C'est ainsi que le roi lombard Liutprand opéra à Pavie au début du VIIIe siècle<sup>42</sup>. Les souverains wisigoths qui succédèrent à Léovigild agirent de la même manière à Tolède, avec la construction de la cathédrale de Sainte-Léocadie et de l'église palatine des Saints-Pierre-et-Paul. À partir de 589 Tolède devint aussi le siège des conciles de l'Église wisigothe, dont le poids politique est bien connu<sup>43</sup>. Les indices concernant l'édification des palais sont plus maigres. On sait que la reine lombarde Théodelinde fit construire un palais à Monza au début du VIIe siècle, peut-être proche du lieu où Théoderic, roi des Goths, en avait construit un<sup>44</sup>. Mais, mis à part cet investissement exceptionnel dans un seul palais et aussi la construction d'une vraie capitale, accomplie par Charlemagne à Aix-la-Chapelle, on en sait très peu sur l'activité des souverains qui ne concerne pas la construction d'églises<sup>45</sup>.

Grâce à la présence des souverains, les villes devinrent le théâtre de rituels non seulement religieux, mais aussi politiques. Parfois, les deux aspects du rituel étaient présents en même temps. Des motivations politiques sont certainement à l'origine des jeux du cirque promus à Rome par Théoderic et ensuite par Totila. Le premier voulut célébrer ses *tricennalia*, tandis que le deuxième, au beau milieu de la guerre gothique, chercha à affirmer sa légitimité 'romaine' à gouverner Rome<sup>46</sup>. L'imitation impériale est forte aussi dans les actions du roi mérovingien Théodebert, qui fit organiser des courses de chevaux à Arles, en 539, et de Chilperic, qui fit la même chose quelques décennies plus tard à Soissons et à Paris où il aurait lui-même fait construire les cirques. Comme c'était le cas pour les autres souverains constructeurs (Théoderic en premier lieu), il s'agissait probablement de la remise en fonction de structures qui existaient déjà depuis l'époque romaine.

37. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, cit. n. 9 et 10.

38. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, pp. 596 - 602 ; M. Whittow, *Ruling the late Roman and early Byzantine city*, in « Past and Present », 129 (1990), pp. 3 - 29 ; Liebeschuetz, *The decline*, pp. 104 - 202 ; G. A. Cecconi, *Crisi e trasformazioni del governo municipale in Occidente fra IV e VI secolo*, in J.-U. Krause - C. Witschel (éd.), *Die Stadt in der Spätantike - Niedergang oder Wandel ?*, Stuttgart, 2006, pp. 285 - 318, et Loseby, *Reflections*, p. 8.

39. A. Augenti, *A tale of two cities. Rome and Ravenna between 7th and 9th century AD*, in S. Gasparri (éd.), p. 774. *Ipotesi su una transizione*, Turnhout, 2008, pp. 175 - 198, en particulier pp. 183 - 192 (avec d'autres exemples similaires à Ravenna).

40. S. Gasparri, *Italien in der karolinger Zeit*, in W. Pohl - V. Wieser (éd.), *Der Frühmittelalterlichen Staat. Europäische Perpek-*

*tiven*, Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 16, Vienne, 2009, pp. 63 - 71, en particulier pp. 66 - 67 et 70 - 71.

41. Ripoll - Gurt, *Sedes regiae*, cit. note 11.

42. P. Majocchi, *Pavia città regia. Storia e memoria di una capitale medievale*, pp. 17 - 37.

43. I. Velázquez - G. Ripoll, *Toletum, la construcción de una urbs regia*, in Ripoll - Gurt, *Sedes regiae*, pp. 521 - 578.

44. Paulus Diaconus, *Historia Langobardorum*, ed. G. Waitz, in *MGH, Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX*, Hannoverae, 1878, IV, 22.

45. R. McKitterick, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008, pp. 157 - 171.

46. E. K. Chrysos, *Die Amaler-Herrschaft in Italien und das Imperium Romanum. Der Vertragsentwurf des Jahres 535*, in « Byzantion » 51 (1981), pp. 430 - 474.

Comme c'était le cas pour les autres souverains constructeurs (Théoderic en premier lieu), il s'agissait probablement de la remise en fonction de structures qui existaient déjà depuis l'époque romaine<sup>47</sup>. La motivation politique de l'action du roi lombard Agilulf est plus évidente encore. En 604, il fit élire son petit-fils Adaloald roi des Lombards à l'intérieur du cirque romain de Milan, en imitant clairement le rituel accompli par l'empereur dans l'hippodrome de Byzance<sup>48</sup>. Au contraire, le rituel mis en scène à Tours – aux marges de la région considérée jusqu'ici – par le roi franc Clovis combina la dimension politique et la dimension religieuse. En 507, après avoir battu les Wisigoths, Clovis reçut la nomination comme consul de la part de l'empereur Anastase. Ainsi, après avoir revêtu la tunique de pourpre, la chlamyde et le diadème, il exécuta une procession à cheval, en distribuant de sa propre main de l'or et de l'argent à la foule, tout au long d'un parcours qui allait de l'église Saint-Martin à la cathédrale. L'espace religieux qui donnait son identité à la ville de Tours est ainsi choisi comme le théâtre d'un rituel politique (en effet, Clovis fut acclamé consul ou auguste)<sup>49</sup>. Enfin, le rituel du sacre effectué par le roi Wamba, en 672, dans l'église palatine des Saints-Pierre-et-Paul dans la ville capitale de Tolède est, quant à lui, pleinement ecclésiastique et politique en même temps<sup>50</sup>.

Les villes capitales étaient aussi les lieux de recueil des reliques destinées à assurer la protection divine sur la ville. C'est de cette manière que l'on explique le transfert des reliques de saint Augustin de la Sardaigne à Pavie, un transfert promu par Liutprand (les reliques furent enterrées dans l'église de Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or), ou les nombreuses reliques recueillies par le prince Arechis, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, pour Bénévent, la capitale de la Lombardie méridionale<sup>51</sup>. Pour cette même raison, construire une protection sacrée sur sa capitale (et donc sur son royaume), Léovigild chercha – sans réussir – à enlever à Mérida la tunique de sainte Eulalie pour la ramener à Tolède<sup>52</sup>.

47. Prokop, *Gotenkriege*, éd. O. Veh, Tusculum-Bücherei, Munich, 1966, III, 33 ; Gregorius Turonensis, *Historia*, V, 17 ; Loseby, *Reflections*, pp. 17 - 18.

48. Paulus Diaconus, *Historia Langobardorum*, IV, 30. En 590, Agilulf lui-même a été probablement élu dans le cirque à Milan (*Ibid.*, III, 35).

49. Gregorius Turonensis, *Historia*, II, 38 ; M. McCormick, *Clovis at Tours, Byzantine public ritual and the origins of medieval ruler symbolism*, in E. K. Chrysos - A. Swarcz, *Das Reich und die Barbaren*, Cologne - Vienne, 1989, pp. 155 - 180.

50. Diaz-Valverde, *The theoretical strength*, pp. 77 - 81.

51. Paulus Diaconus, *Historia Langobardorum*, VI, 48 ; pour les translations faites dans la principauté de Bénévent, voir *Scriptores rerum Langobardicarum*, pp. 573 - 590 ; en général : M. Carli, *Bringing saints to cities and monasteries*, in G. P. Brogiolo - N. Gautier - N. Christie, *Towns and their Territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden - Boston - Cologne, 2000, pp. 259 - 274.

52. P. C. Diaz, *Mérida tardo antica*, cit. n. 16.

Les capitales représentent une typologie urbaine complexe. Ici, l'action politique du souverain était toujours mêlée à la consolidation de la dimension religieuse. C'est évident à Milan qui, à l'époque carolingienne, devint la vraie capitale du royaume d'Italie en supplantant Pavie. C'est à Milan que les Carolingiens d'Italie construisirent leur espace sacré qui se concrétisa avec leurs enterrements dans le monastère urbain de Saint-Ambroise. Un texte, le *Versum de Mediolano civitate*, composé peu avant, nous présente la ville de Milan à une époque de croissance. Le rythme milanais exagère la beauté de ses édifices et de ses structures urbaines (les murs, le forum, les rues), la richesse de ses commerces, sa force militaire (ses habitants avaient participé à l'expédition militaire du roi Liutprand contre les Sarrasins en Provence, à côté du roi Pépin). Mais, pour ce qui est de la topographie chrétienne de la ville, on peut faire confiance au poète<sup>53</sup>. Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve les églises qu'il rappelle, après Saint-Ambroise (Saint-Nazaire, Saint-Victor, Saint-Laurent), dans un document de l'époque carolingienne. Il s'agit d'une donation importante faite en 777 par un riche marchand appelé Toton. Puisqu'il était étranger et qu'il voulait s'installer dans la ville capitale des Carolingiens, Toton fit en effet de riches donations d'huile à ces mêmes églises mentionnées dans le *Versum*, qui devaient représenter dans leur ensemble l'identité chrétienne de Milan<sup>54</sup>.

La profession de marchand de Toton renvoie, en dernier ressort, au rapport entre les villes du Haut Moyen-Âge et l'activité commerciale, sur laquelle on a fait beaucoup de progrès récemment. La nouveauté la plus importante a été l'individuation des *emporia* de la Méditerranée, sur le même modèle que ceux, bien connus, de la Mer du Nord et de la Baltique<sup>55</sup>. Les *emporia* n'étaient pas des *civitates* : ici, les rois ou les évêques n'avaient pas leur place de résidence, même si les pouvoirs politiques cherchèrent à les contrôler depuis leur naissance. Il s'agissait de centres de marché, spécialisés dans le commerce inter-régional et encore plus dans le commerce sur longue distance. À l'intérieur, il y avait également des zones dédiées aux activités artisanales. Richard Hodges les a définis de manière incisive comme des *non-places*, pour indiquer leur caractère de centres en construction, dénués d'un passé historique<sup>56</sup>. Comme Michael McCormick l'a observé,

53. G. B. Pighi, *Versus de Verona, Versum de Mediolano civitate*, Bologne, 1960.

54. S. Gasparri - C. La Rocca (éd.), *Carte di famiglia. Strategie, rappresentazione e memoria del gruppo familiare di Totone di Campione (721 - 877)*, Rome, 2005 (donation : pp. 323 - 327).

55. S. Gelichi - R. Hodges (éd.), *From one sea to another. Trading places in the European and Mediterranean Middle Ages*, Seminari del Centro SAAME, IV, Turnhout, 2012.

56. R. Hodges, *Towns and Trade in the Age of Charlemagne*, Londres, 2000, pp. 69 - 92.

ils entraient dans l'horizon de la documentation écrite seulement au moment où un pouvoir, politique ou ecclésiastique, s'intéressait à eux. De manière autonome, ils ne possédaient pas, en leur sein propre, les instruments culturels qui leur auraient permis d'attester leur existence<sup>57</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est seulement l'archéologie qui, dans la plupart des cas, nous permet de les connaître.

Deux *emporìa* ont été identifiés sur les côtes de la mer Adriatique, mais d'autres pourraient aussi être découverts dans l'avenir. Il s'agit de Comacchio, sur le delta du Pô, et Venise. Le premier des deux à se développer fut Comacchio, qui tira profit de la crise politique de l'Exarchat byzantin<sup>58</sup>. Cette crise toucha aussi Ravenne qui, pendant le VIII<sup>e</sup> siècle, fut occupée deux fois par les Lombards, la deuxième fois de manière définitive. La crise qui s'ensuivit dans les relations entre l'Orient byzantin et Ravenne, aggravée par l'ensablement progressif du port de cette dernière (Classe), favorisa le développement du nouveau centre de Comacchio<sup>59</sup>. L'importance de ce dernier est attestée par un pacte commercial signé en 715 par les habitants de l'*emporium* avec les autorités lombardes, pacte qui permettait aux *milites* de Comacchio de commercer sur les fleuves de la plaine du Pô. Le pacte fixait les droits que les habitants devaient payer aux ports où ils accostaient : Mantoue, Plaisance, Crémone et d'autres encore. Les marchandises qu'ils transportaient, en plus du sel des salines du delta du Pô, étaient des marchandises qui venaient de loin, comme le poivre et le *garum*, une sauce qui venait des terres byzantines. Celui des habitants de Comacchio était donc un commerce de transit qui – sel à part – était spécialisé dans les biens de luxe<sup>60</sup>.

L'évidence archéologique s'ajoute aux témoignages écrits et permet de confirmer ces conclusions. Les fouilles actuellement en cours à Comacchio révèlent des structures portuaires imposantes (quais et traces de magasins en bois) dans une zone de canaux assez similaire à celle qui, à la même époque, se développait à Venise, avec un plan urbanistique organisé en quartiers aux fonctions différentes (ecclésiastiques, artisanales, portuaires). Toujours à Comacchio, on est en train de retrouver des dizaines d'amphores de provenance orientale (de la Mer Égée, de la Palestine), datées du

VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècle, qui prouvent l'existence de flux commerciaux de longue distance et non seulement d'une activité locale destinée au transport du sel. Ces amphores ont été retrouvées tout au long de la côte de la haute Adriatique ; à Cervia, à Rimini et à Venise, mais aussi dans la plaine du Pô. Tout cela suffit pour confirmer le témoignage du pacte de 715<sup>61</sup>.

Venise, qui à ce moment-là était encore un duché byzantin, était insérée dans le même mouvement commercial de Comacchio. Elle n'était pas encore une vraie ville, mais seulement une installation militaire disséminée sur un petit groupe d'îles proches de la terre ferme. Son développement fut plus lent, parce qu'elle se trouvait dans une situation difficile de frontière entre Lombards et Byzantins et, à l'origine, ce fut un centre militaire plutôt que commercial<sup>62</sup>. Avec la conquête franque de l'Italie et la paix entre Francs et Byzantins, au IX<sup>e</sup> siècle, Venise put se placer à la tête du mouvement commercial. À différence de Comacchio, sur la lagune, une aristocratie avait toujours été présente, représentée par les officiers du commandement militaire byzantin. Ce n'est pas un hasard si, déjà en 776, un évêque fit son entrée sur la lagune. Le chemin vers la construction d'une *civitas* était tracé. Il est probable que plus ou moins au même moment un évêque fut placé à Comacchio. L'évolution des deux centres tendait vers une dimension urbaine, même si avec des destins très différents. La fortune de Comacchio fut en effet de très courte durée : à l'information offerte par les sources écrites relatives aux incursions des Sarrasins et des Vénitiens pendant le IX<sup>e</sup> siècle, on peut ajouter ce que nous disent les données archéologiques, c'est-à-dire que les structures portuaires de Comacchio furent abandonnées pendant la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. Comacchio ne devint jamais une ville ; Venise, au contraire, devint une ville et ensuite une puissance commerciale et politique méditerranéenne. Au début du IX<sup>e</sup> siècle, suite à la paix d'Aix-la-Chapelle entre Francs et Byzantins, sur les îles du groupe de Rialto, furent construits le palais ducal et l'église de Saint-Marc. En même temps sont attestées la construction d'églises et la présence de quartiers d'artisans, par exemple pour le travail du verre. Environ quatre-vingt ans après, l'élévation d'une muraille compléta la naissance d'une nouvelle ville, Venise<sup>64</sup>.

57. M. McCormick, *Where do trading towns come from? Early medieval Venice and the northern emporia*, in Henning (éd.), *Post-Roman Towns*, pp. 41 - 61.

58. Gasparri, *Italia longobarda*, pp. 100 - 113.

59. S. Gelichi, *The eels of Venice, The long eight century of the emporia of the northern region along the Adriatic coast*, in Gasparri (éd.), 774, pp. 81 - 117.

60. L. M. Hartmann, *Zur Wirtschaftsgeschichte Italiens im frühen Mittelalter. Analekten*, Gotha, 1904, p. 74 ; S. Gasparri, *Venezia fra i secoli VIII e IX. Una riflessione sulle fonti*, in *Studi Veneti offerti a Gaetano Cozzi*, Venise, 1992, pp. 5 - 8, republié aussi en « Reti Medievali. Biblioteca » (<http://www.retimedievali.it>).

61. Gelichi, *The eels of Venice*, cit. n. 60.

62. Gasparri, 713, cit. n. 25.

63. Gelichi, *The eels of Venice*, pp. 102 - 105 ; Iohannes Diaconus, *Istoria Veneticorum*, éd. G. Berto, in *Fonti per la Storia dell'Italia medievale dell'Istituto storico italiano per il medioevo*, 2, Bologne, 1999, III, 12 et 28.

64. G. Ortalli, *Venezia dalle origini a Pietro II Orseolo*, in P. Delogu - A. Guillou - G. Ortalli (éd.), *Longobardi e Bizantini, Storia d'Italia*, I, Turin, 1980, pp. 382 - 385 ; élévation de la muraille par le dux Petrus Tribunus en 900 : Iohannes Diaconus, *Istoria Veneticorum*, III, 39.



La rapidité du développement de Venise entre la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et le début du IX<sup>e</sup> fut la conséquence de la paix entre deux empires et de la possibilité qu'elle ouvrait de pratiquer un commerce de transit qui allait beaucoup plus loin que l'ancien commerce de Comacchio. Grâce à leurs excellentes relations avec l'empire carolingien, en effet, les Vénitiens purent entrer en contact avec la grande voie du Rhin qui menait au cœur de l'empire franc, le bassin de la Moselle et du Rhin moyen, là où, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, fut bâtie Aix-la-Chapelle. Cette circonstance, conjuguée au déclin de Marseille, et donc à la croissance de l'importance de la voie adriatique, fut décisive pour l'avenir de Venise<sup>65</sup>.

L'histoire de Venise ne peut pas être comparée à celle des autres villes. Comme Chris Wickham l'a très bien souligné, la base générale de la croissance des villes pendant le IX<sup>e</sup> siècle s'explique grâce à la concen-

tration en leur sein des activités productives locales, et donc du surplus foncier local, mais aussi grâce à la présence d'une aristocratie et peut-être d'un centre politico-administratif, tous deux locaux. Telle était la règle, mais la lenteur de ce développement rend difficile d'en repérer avec certitude les traces, même archéologiques<sup>66</sup>. Donc, le cas de Venise au IX<sup>e</sup> siècle, qui, au cours d'une seule génération (comme Michael McCormick l'a écrit), brûla les étapes d'une croissance commerciale et urbaine très rapide, est certainement exceptionnel<sup>67</sup>. Toutefois, celle-ci peut être portée comme exemple de la nouvelle période historique de croissance qui s'ouvrit alors aux villes méditerranéennes de l'Occident du Haut Moyen-Âge, en accord avec la reprise économique plus générale du monde carolingien.

66. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, pp. 691 - 692.

67. McCormick, *Where do trading towns come from?*, pp. 58 - 59.

65. Hodges, *Towns and Trade*, p. 122.